

Catalogage avant publication de
la Bibliothèque nationale du Canada

Antoine Joie

Joie, Antoine, 1982-

Journal d'un joyeux anarchiste: le 28esque voyage

ISBN : 2-922976-02-5

1. Joie, Antoine, 1982- - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

PS8569.O43J68 2003 C843'6 C2003-941606-2

PS9569.O43J68 2003

Le 28^{esque} VOYAGE

Journal d'un joyeux anarchiste

Direction de l'édition : Claudie Bugnon

Dessins : Antoine Joie

Conception graphique et mise en pages : Christine Mather

Correction d'épreuves : Isabelle Harrison

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200

Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél. : (450) 621-2265 • Téléc. : (450) 965-6689

Courriel : joeycornu@qc.aira.com

Site Web : www.joeycornuediteur.com

© 2003, Joey Cornu Éditeur inc.

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2003 :

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

JOEY CORNU
É D I T E U R

Table des chapitres

LIVRE PREMIER : Découvrir l'inconnu

1. Un avant-goût	8
2. Les fantômes	16
3. La traversée.....	21
4. Les Rocheuses.....	29
5. Whistler	33
6. Sunshine Coast, B.C.	46
7A. Des adieux sur un quai.....	59
7B. Les mille plus longs kilomètres.....	63

LIVRE SECOND : Embrasser l'impossible

Première partie : Nelson

8. Rainbow House.....	80
9. Les Dames de Cœur et les Taberfucks	90
10. Amandes et eau salée.....	99
11. Les Dames de Cœur II.....	104
12. Adieu Greeny!	110
13. Désillusion.....	115
14. Rossland	118

Deuxième partie : Le coin des courbes

15. Vancouver, Commercial Drive	123
16. Retour sur la Côte.....	130
17. Commercial Drive, 2 ^e prise	134
18. Plein le cul.....	137

Troisième partie : C'est-tu bientôt fini?

19. Une voix dans votre tête.....	141
20. Calice de titres.....	146
21. Le X mai de l'an quelconque.....	148
22. Calgary.....	153
23. Aux obsédés de liberté.....	156
24. Chapitres 24, 25, 26, 27	158
28. Traversée du Sahada à dos d'autobus	162

Merci à ma famille,
à toute la famille Beauchamp,
à Valéria et à Bass pour leur aide magnifique,
à tous les anges de l'univers,
à tous qui prenez le temps de lire
cette absurde histoire.

Joey Cornu remercie les partenaires
qui contribuent à la diffusion de l'œuvre
d'un jeune auteur.

Groupe BO Concept

Situé à ville d'Anjou, le Groupe Bo Concept se spécialise dans la signalisation intérieure, le décor d'ambiance, la sérigraphie ainsi que l'imagerie véhiculaire. M. Roger Perron, co-proprétaire, s'est dit touché à la lecture du manuscrit d'Antoine Joie : « Ce récit donne matière à réflexion à tous les parents qui pourraient croire que le bonheur de leurs enfants passe forcément par le chemin traditionnel d'une carrière. »

Convaincu de l'importance de donner une tribune à la jeunesse pensante, il a rallié trois autres partenaires.

Promoflex International inc.

Promoflex produit des articles d'affichage, notamment pour des entreprises du secteur des boissons, de l'alimentation et du commerce au détail. La société est heureuse d'aider les jeunes auteurs de talent.

Pothier Delisle, société d'avocats

Par l'entremise de M^e Luc Richard, ce cabinet présent dans de nombreuses villes de la province est heureux de participer à l'avancement de la jeunesse littéraire québécoise.

Groupe Deschênes inc.

Cet important grossiste et distributeur de matériaux de plomberie et de chauffage souhaite tout le succès littéraire possible à Antoine Joie.

Livre premier

DÉCOUVRIR L'INCONNU

Come on, die young!

Mogwai

Pour me défaire de tout
Y faut que tout m'appartienne
Tu m'trouves saff?
Qu'à cela ne tienne
J'm'approprie pour mon chant
Ma prière l'univers
Et ça, ça tient tout entier dans un vers
Trompe-toi pas sur ma forme
C'est celle du moment
Je reviendrai demain
Dans un autre costume de bain
Méconnaissable à coup sûr
Ça c'est certain
Te parler du plus haut amour
Sur un autre refrain
Pour la première fois.

Loco Locass

Chapitre 1

Un avant-goût

Septembre 2001

J'ai toujours été l'un de ces passionnés, exilé dans un monde qui n'était que le mien.

Animé d'une haine de toujours pour le concept de travail rémunéré, dans le contexte où ce n'est que de l'esclavage déguisé sous une belle façade sociale, j'aspirais désespérément à autre chose, sans vraiment parvenir à préciser ce qu'était cet « autre chose ». Perdu dans les courbes et détours de mes délires narcotiques, je parcourais les terres infinies de l'imagination, d'un sens et de l'autre.

Seul au creux de mes univers, je réalisai que je cherchais simplement un autre monde, une vie différente. Peut-être un univers parallèle, où la morne réalité serait déchirée, écorchée, remodelée par les caprices d'un fantastique débridé. Peut-être une planète éloignée, où proliférerait une race libertine et dénuée d'égoïsme, une race moulée dans un autre matériau que le mensonge. Ou peut-être, espoir naissant, une vie de vagabond, l'errance sans fin jusqu'aux confins du pays, du continent, du monde, jusqu'au dernier souffle rendu dans la poussière d'une route perdue entre Beyrouth et Chlifa, au cœur des désolations magnifiques et immenses.

Affalé entre quatre coussins, le nez rempli et la tête défoncée, j'entrevois tous ces avenir, ces libérations qui s'entrechoquaient et commençaient à rompre le verre de ma prison.

C'est au cours de cette période que je cherchai un nouveau logis, incapable de rester un mois de plus dans cet entrelacs de passions qu'étaient devenues mes relations avec mes colocos Guillaume et Louis et qui avait transformé notre amitié en champ de bataille. Nous nous connaissions trop bien pour ne pas nous blesser l'âme et le cœur durant nos disputes. Trois arlequins assoiffés de vie, nous entassions nos délires l'un contre l'autre, dans un insoutenable tourbillon, une tempête qui aurait détruit et recréé le monde, si elle ne s'était acharnée dans trois directions opposées.

Je cherchais déjà ce logis depuis quelques jours et n'avais rien trouvé, mis à part quelques adolescentes surcontrôlées et consentantes à cette absurde tyrannie parentale. J'errais dans les rues, entre les quelques heures passées à bosser pour un Arabe de l'Ouest de Montréal, et celles, assis sous les branches d'un arbre isolé, où je me cherchais à travers les lignes d'une quelconque fantaisie.

Je me mêlai à la vie de la rue, les nuits s'écoulant sous les néons maladifs, en compagnie d'un peuple sans espoir, étouffé par une douleur de vivre et une insoutenable chaleur humaine. Je me rappelle Jeff, cet Anglais sans vergogne, en compagnie de qui je quémandais à deux pas du café où je travaillais. Affublé d'une pancarte indiquant « *Money = Drugs = Happiness* », il arpentait à mes côtés le centre-ville, et je ne pouvais m'empêcher d'admirer la vie qui explosait en chacun de ses gestes, chacune de ses paroles.

J'y rencontrai des vagabonds plus heureux de vivre que la plupart des bourgeois, des défoncés plus lucides que tous ces génies conditionnés, des musiciens plus riches que tous les milliardaires du monde.

Enfumés et embrumés, on entremêlait nos âmes, loin de ces fausses images et de ces façades infranchissables où s'enlisent les hommes et leurs amitiés feintes. On était des frères improvisés. On était vivants.

Je compris que ma vie était là, parmi ceux qui vivent sans hésitation, qui ne se contentent point de clamer leurs désirs sans quitter la sécurité de l'enclos. J'aspirais à être de ceux qui écoutent leur cœur, qui réjouissent leur âme avant leur portefeuille. Je savais que j'y trouverais ce que j'avais toujours cherché; une seule, une petite, une simple raison d'exister. Je me voyais parcourant les routes, un bout de chemin avec celle-ci, un bout de chemin avec celui-là, tantôt seul, tantôt aux côtés d'une âme vagabonde, n'importe laquelle, me laissant porter sur les flots d'une vie passionnée. Peu importait que je sois sans le sou, seul au sein d'un monde essoufflé! Je sentais que j'y trouverais ma vie.

Et un soir, je rencontrai Annie. Elle était assise parmi les musiciens et les ivrognes du carré St-Louis, les yeux fermés, le cœur qui se cherche et l'âme qui s'épuise. Accoudés tous les deux au-dessus des rames du métro, le temps passait, vrombissant, crachant ses sujets désabusés sur les pavés gris et humides. Au bout de tout, au cœur de nos cœurs, nous décidâmes de partir enfin. C'était l'étincelle qu'il manquait pour embraser mes passions, le courage enfoui dans mes tréfonds qui enfin se réveillait. Je savais que je ne ferais qu'un bout de chemin avec elle, mais la mèche était allumée.

J'ai laissé derrière moi ces innombrables objets, doutes et préoccupations inculqués au rythme d'un conditionnement d'automate, j'ai abandonné ces peurs maladives et cette sécurité illusoire pour me jeter à corps perdu sur les routes tout aussi illusoirs.

Je suis parti, simplement. J'avais cependant un vestige d'appréhension à l'idée de courir le monde seul, et je devais donc attendre Annie, qui ne pouvait se lancer avant le jeudi suivant. Cela me laissait deux jours, qui me semblaient représenter une éternité, tant je bouillais d'impatience. Je me rappelle les émotions qui m'assaillaient alors, le besoin incontournable de tout retourner à l'envers, la folie qui menaçait d'étouffer mes sens si je faisais un pas de plus dans la même direction... On avait décidé de partir à la découverte de Rouyn-Noranda, y rejoindre mon ami Louis, là-bas depuis quelques jours déjà.

En attendant, je décidai de me rendre à Saint-Jean-sur-Richelieu pour renouer avec de vieux amis, me donner un avant-goût du voyage et – du moins l'espérais-je – laisser à Annie le temps dont elle avait besoin pour boucler ses affaires. Armé de mon énorme sac, je m'installai sur le bas-côté de l'autoroute 20, en plein Montréal, sous un ciel chargé et menaçant. J'étais cependant d'humeur rieuse, et j'entrevois avec un sourire toute cette eau qui semblait destinée à m'engloutir. J'avais enfin écouté mon désir de partir à l'aventure, et un déluge n'aurait point été de taille face à ce plaisir qui me transportait.

Quatre automobilistes se relayèrent pour m'emmener jusqu'à cinq minutes de marche de chez Geneviève, où je me rendais. Chacun d'eux me parla d'un voyage, de solitude et de toutes les possibilités qu'offrait le mélange de ces deux éléments. Je ne compris pas tout de suite la signification de ces échanges, mais je devais y parvenir peu après.

Durant les deux jours que je passai à St-Jean, j'aidai Geneviève à bâtir sa maquette du royaume d'Harry Potter, et je réalisai qu'il y avait bien longtemps que je ne m'étais pas adonné à ce passe-

temps. Je me jurai que le jour où je m'établirais pour de bon, une pièce entière de ma demeure serait meublée de paysages magiques venus des profondeurs de mon imagination délirante.

Lorsque jeudi fut venu, je revins à Montréal dans un autobus de luxe, et j'arrivai chez Annie vers midi, m'attendant à la trouver fin prête. C'est une Annie endormie qui vint m'ouvrir, me laissant pénétrer dans un désordre identique à celui qu'on avait laissé deux jours plus tôt. Il était évident que nous devions attendre une journée encore. Je n'en pouvais plus de laisser mon rêve me glisser entre les doigts jour après jour, mais je n'en dis rien.

Le lendemain, nous nous étions levés tôt pour enfin être libres, mais la route ne fit notre connaissance qu'au milieu de l'après-midi. Cette fois, je me demandai sérieusement si je ne devrais pas partir seul. Les paroles que j'avais entendues me revinrent en mémoire, et je sus de quoi ils m'avaient parlé: je devais être seul pour que mes choix soient vraiment les miens, pour que mes questions trouvent enfin un semblant de réponse. Quand allions-nous emprunter des chemins différents? Plus tôt qu'elle ne le désirait, j'en avais bien peur...

Nous étions sortis à la station Côte-Vertu et nous nous étions mis à marcher. On ne pensait pas marcher longtemps, mais on emprunta quand même un panier d'épicerie au Maxi du coin pour y empiler nos bagages. On traversa finalement une bonne partie de Laval, avant d'opter pour un autobus qui nous emmena au bout de la ville. Le pont nous mena sur la rive nord, où notre périple pouvait commencer.

Deux automobilistes se relayèrent pour nous amener à Saint-Sauveur où l'on marcha un peu, l'harmonica à la bouche, avant d'être cueillis par un

type qui nous emmena à Sainte-Agathe-des-Monts, marijuana en prime. Le jour céda vite place à la nuit, et on décida de se reposer quelque temps au Tim Hortons du coin.

Je commençai à écrire les premières lignes de ce journal, sous les regards parfois moqueurs des gens de la place. Onze heures avaient sonné, et il était temps pour nous de chercher un abri pour la nuit. Après quelques minutes de marche, le salut se présenta: un homme dans la trentaine nous invita chez lui pour la nuit, dans sa grande maison où florissait le cannabis. Nous eûmes droit à la pizza, au café et au joint, et le lendemain nous vit sur pied de bien bonne heure, prêts à repartir.

Un jeune homme lunatique nous amena au Lac-des-Écorces et, quelques heures plus tard, un type nous fit monter jusqu'à Val-d'Or. Nous touchions notre but, les mines nous entouraient, mais les gens de Val-d'Or semblaient affligés d'une tenace xénophobie, et nous restâmes longtemps sur le bas-côté, jaugés comme des animaux de cirque par les automobilistes. Annie fut prise d'un accès grinçant d'apitoiement qui se termina par des larmes. Je fus heureux de voir la prochaine voiture s'arrêter pour nous amener à Rouyn!

J'avais essayé tant bien que mal de parler à Annie, et j'avais au moins réussi à détendre l'atmosphère. Nous arrivâmes au centre-ville de Rouyn, bière à la main, et lorsque j'appelai à Montréal, j'appris que Louis avait posé le pied dans la métropole à la minute même où le mien avait écrasé sa première fourmi rouynienne.

Louis était l'objectif principal de notre escapade à Rouyn, mais on se dit qu'on n'était pas venus jusque-là pour rien! On passa la nuit à boire et à fumer en compagnie de gens du coin, dans un bar dont je

garde le souvenir grâce à un briquet étiqueté « Post-Modernes ».

Un type de Rouyn nous invita chez lui pour la nuit et, le lendemain, après un « gros Raymond *full-sauce* » ingurgité vite fait au casse-croûte local, nous étions prêts à repartir pour Montréal.

Un vieux mineur qui croyait aux vertus universelles de l'agrégat nous emmena jusqu'à Val-d'Or, où nous dûmes encore une fois attendre quelques heures sur le bord de la route avant de repartir. On traversa la ville en compagnie de Sandra et Douglas, un couple d'Amérindiens qui retournaient sur le pouce à la réserve du Lac-Simon. Les gens de Val-d'Or semblaient bien étonnés de ce quatuor rieur.

En chemin, Douglas m'expliqua qu'il avait poignardé son meilleur ami pour une histoire de bière et d'amour. Nous dûmes malheureusement nous séparer aux portes de la ville, où la nuit nous surprit bien vite. Puis, un drôle de bonhomme nous embarqua pour une longue route jusqu'à Saint-Jérôme, à une cinquantaine de kilomètres de Montréal.

Agent de voyage dans la trentaine, il fumait des joints à la chaîne et s'exprimait comme un véritable Elvis Gratton. Il eut de la difficulté à croire que nous avions fait l'aller-retour Montréal-Rouyn « rien que pour voir un *chum* pis virer une brosse », et il nous exposa avec grand sérieux les vertus des différentes autoroutes du continent.

Nous étions endormis tous les deux lorsqu'on arriva à Saint-Jérôme vers deux heures du matin, et ce fut deux autostoppeurs exténués que les policiers découvrirent sur la route à peine plus tard.

Animés de leur sempiternel besoin de déranger les pauvres gens, ils nous questionnèrent et nous lancèrent quelques piques jusqu'à ce qu'il devienne

évident – même pour eux – que nos réponses ne dépasseraient pas la monosyllabe.

Épuisés, nous attendîmes le premier autobus de la journée, qui nous ramena à Montréal. Le soleil était levé depuis deux heures lorsque je tombai de fatigue dans le lit de mon ancien appartement, où mes amis m'accueillaient pour les quelques jours que je passerais en ville avant de repartir, cette fois vers l'Ouest et pour de bon.

Chapitre 2

Les fantômes

1^{er} au 5 octobre 2001

Je passai la journée suivante à me reposer, en compagnie de Jean-François (communément appelé J.), un ami que Louis avait rencontré au cégep et qui venait de prendre ma place dans l'appartement. J'avais souvent entendu parler de lui, et je fis sa connaissance avec plaisir.

Annie était entre-temps retournée chez elle, car je lui avais expliqué que je désirais continuer seul vers l'Ouest. Elle me laissa un « merci » sincère, pour toutes les fois où nous avions débattu de la vie, assis dans la poussière à tenter de comprendre un peu ces amas d'émotions et de contradictions que sont les êtres humains.

C'est à ce moment que Jean-Victor me téléphona. Il avait passé l'été à parcourir l'Ouest du pays en compagnie de sa copine Audrey, et tous deux furent enchantés par mon projet. J'admirais énormément ces gens et nous conclûmes que nous devions nous voir avant mon départ prévu pour vendredi.

Klic kloc, cela me laissait donc quatre jours à l'horloge avant de partir, et je décidai de les couler à Repentigny, petite banlieue de Montréal où j'avais vécu les dix-sept premières années de ma vie, en compagnie de mes vieux amis que je n'avais pas revus depuis longtemps.

Je passai le premier soir à relaxer, et j'en profitai pour faire quelques préparatifs: des morceaux de

linge, des livres, des cahiers et des crayons, ainsi qu'un amas de billes et de fil de chanvre. Le lendemain, j'enfourchai mon vieux vélo que j'avais chevauché tout l'été précédent pour rejoindre le commerce de fruits et légumes où j'avais travaillé, mon premier « vrai » emploi, et traversai la ville pour me rendre chez Émy, à Charlemagne.

Cela faisait bien un an et demi que notre histoire d'amour passionnée s'était brusquement interrompue, et c'était nos premières véritables retrouvailles depuis. Au moment où ses yeux croisèrent les miens, un million de souvenirs m'assaillirent, et j'eus l'impression de l'avoir quittée la semaine précédente. Nous parlâmes un long moment, mêlant souvenirs et émotions, et nous nous rendîmes ensuite chez Amélie, où nous restâmes jusqu'au souper.

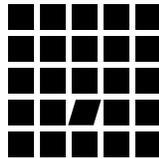
Fidèle à ses vieilles habitudes, le père d'Émy gueula sans interruption au téléphone, jusqu'à ce qu'elle en pleure, et elle dut quitter au plus vite. Dans la longue étreinte qui suivit, je crus revivre toutes celles du passé.

Sur le chemin du retour, je repensai à tout ce que nous venions de nous dire, ce qui nous avait pesé sur le cœur durant tout ce temps et que nous avions enfin réussi à partager. J'arrivai chez moi le cœur léger, saluai mon cher papa, mangeai rapidement un morceau et repartis aussitôt rejoindre mes vieux amis Big G. et Giroux, que je désirais voir à tout prix avant mon départ.

Nous allâmes trinquer en souvenir du temps passé et, telle une brique dans le front, toute l'ampleur de ce que nous avions vécu ensemble me frappa en plein visage. Nous réalisâmes que, malgré les chemins bien différents empruntés par chacun à la sortie du secondaire, notre amitié était encore intacte, à toute épreuve.

Quelqu'un, à Montréal, m'avait dit qu'une amitié qui se terminait n'en n'avait jamais été une et, ce soir-là, je pus mesurer toute la vérité de ses paroles. Ah! ce cher, ce grand, gros, sage Big G.! Il me fit promettre de revenir le voir un jour, puis Giroux et moi le quittâmes pour nous rendre près de la voie ferrée, à Legardeur, où nous nous étions arrêtés si souvent pour regarder passer les trains de marchandises.

On fuma un gringo (pour nous, ce carrefour est situé au Mexique, l'idée saugrenue venue des tréfonds de notre folie) en souvenir des *trips* passés, on fit quelques conneries, question de se remettre dans l'esprit de nos seize ans, mais c'était un peu triste dans l'arrière-voix, derrière les paroles; on sentait que la rue n'était plus qu'une rue. Mais on se tordit de rire jusqu'à minuit, et il fallut bien que je finisse par aller m'écrouler de fatigue.



Le lendemain, je passai la journée à courir les magasins avec ma mère, et j'écrivis une longue lettre à l'intention d'Émy, assis sur la grosse colline du parc des Moissons, bourrée de promesses et de peut-être. Étais-je conscient de la fausseté des belles paroles que j'écrivais, de la couardise de mon âme? Je crois devoir confesser que oui.

Le soir même, on se paya un grand repas au Pacini, en compagnie de J.-P., Val et Jes, des amis de longue date. On passa le reste de la soirée dans un parc à filmer une parodie de Watatatow et on termina la soirée chez Val.

Lorsque je raccompagnai Émy chez elle, elle m'offrit une lettre et un dessin, ainsi qu'une enveloppe contenant une quinzaine de petits bouts de papier aux messages sympathiques, pour les moments où je me sentirais seul, au bout du monde. Après une longue étreinte familière, nous nous quittâmes une dernière fois.

Je devais à ce moment aller prendre ma sœur chez une amie, mais je m'arrêtai en chemin dans le stationnement désert de Félix-Leclerc, école secondaire perdue au milieu des champs de maïs entre Repentigny et L'Assomption. C'est là que je lus la lettre d'Émy et que je pleurai de gratitude. L'impétueuse adolescente que j'avais laissée un an plus tôt avait bien changé.

Je revins chez Val un peu plus tard, en compagnie de ma sœur et de son amie, et Val me laissa aussi un petit mot pour la route.

Je quittai Repentigny le lendemain soir, content d'avoir fait provision d'amitié pour la route solitaire qui s'annonçait et me rendis directement chez Audrey, où elle m'attendait en compagnie de Jean-Victor et de Mathieu. Nous jouâmes de la musique toute la soirée, et je me sentais bien avec ces gens capables de vous combler d'allégresse, des êtres formidables pour qui tout était possible, et qui n'avaient qu'à exister pour vous rendre heureux.

La flûte, le violon et les tam-tam m'emplirent le cœur et la tête, et je rentrai à l'appartement l'esprit libre. Je croyais bien m'endormir en posant le pied dans la chambre, mais j'arrivai au moment exact où J., Louis et son petit frère Jean-Christophe, de passage à Montréal, s'apprêtaient à ingurgiter une quantité respectable de champignons magiques.

Je les accompagnai du demi-gramme de mescaline qu'il me restait de mon périple à Rouyn. On

s'endormit finalement au lever du soleil, après une nuit délirante.

Nous ne vîmes le soleil que trois malheureuses petites heures avant qu'il ne soit couché, et la fête reprit de plus belle ce soir-là.

Mon amie Audrée vint me voir le lendemain et captura le cœur de J. et de Félix, son pote. Je ne l'avais moi-même pas revue depuis bien longtemps, et on resta quelques éternités à se regarder dans le blanc des yeux quand elle décida de partir.

Ce soir-là, je reçus un coup de fil de Marie-Lys, une autre ange que je n'avais pas eu l'occasion de voir depuis bien longtemps. Elle bénit mon départ.

Je savais maintenant qu'il était temps pour moi de partir; j'avais vaincu mes fantômes, et j'avais reçu la bénédiction des gens qui m'étaient les plus chers. Chacun comprenait mon départ – ou du moins l'acceptait – et m'accompagnait de ses pensées.

Je quittai l'appartement de bon matin en compagnie de Félix, qui m'avait proposé de me conduire un bout de chemin dans son *pick-up*, et j'étais libre et heureux.

Chapitre 3

La traversée

5 au 12 octobre 2001

Félix me laissa quelque part en Ontario, je ne saurais dire où.

Je marchai quelques centaines de mètres avant d'être embarqué dans un véhicule à l'odeur indéfinissable, mais décidément désagréable.

Le type me parla d'une petite bourgade où je trouverais vraisemblablement quantité de routards comme moi: Wawa. Il me déposa un peu plus loin, d'où un second type m'emmena à quelques kilomètres d'Ottawa, tout en me faisant l'éloge d'un Canada uni, une question qui avait cessé de m'intéresser depuis longtemps; que mon gouvernement fût canadien ou québécois, il s'agissait pour moi d'un gouvernement, et donc d'un ramassis merdeux de menteurs sans scrupules.

Je dus attendre deux heures sur le bas-côté de l'autoroute avant d'être ramassé par un Québécois ayant élu domicile en Ontario et qui revenait des environs de Québec.

Au prix d'un détour d'une centaine de kilomètres (on contourna le parc Algonquin par le sud plutôt que par la route 17, au nord), j'eus droit à un salon où passer la nuit.

Le lendemain me vit de bon matin sur la route, près d'un escarpement rocheux, sur le sommet duquel je plaçai un de ces totems inuits. J'avais souvent vu ces empilades de roches en Gaspésie, et les ai souvent revues depuis sur des escarpements

semblables. C'est souvent un signe qu'un routard est passé par là, symbole d'espoir disséminé le long des chemins.

Fidèles à leur réputation, les Ontariens me laissèrent glander trois heures sur la route sans m'accorder un regard, et un pauvre connard s'amusa à passer et à repasser dans sa bagnole, accélérant chaque fois qu'il arrivait à ma hauteur.

Un vieux fermier m'embarqua finalement dans la benne de sa camionnette, et je filai dans le vent, croyant presque voir les personnages de Kerouac, Montana Slim et Mississippi Gene, me tendre la bouteille de whisky en hurlant pour couvrir le bruit du vent. J'étais heureux.

Un étrange duo de fermiers m'emmena ensuite un peu à l'est de Sudbury, où un énorme chien aboya sans discontinuer depuis l'autre côté de la route. Je m'apprêtais à traverser pour lui dire bonjour quand un bonhomme dans la cinquantaine s'arrêta pour m'emmener jusqu'à Sault-Sainte-Marie, à quelque cinq cents kilomètres plus loin. Nous discutâmes longuement sur la route, et nous fîmes même un arrêt à mi-chemin pour descendre une bière bien fraîche, quelque part sur la rive de la *Serpent River*.

Vers la fin de l'après-midi, je me retrouvai devant le *Water Tower Inn*, où trônait une imposante construction en forme de champignon nucléaire. Là, assis par terre au carrefour de deux rues particulièrement achalandées, je dus prendre quelques minutes pour décider de la chose à faire : rester ici pour la nuit, ou pousser jusqu'à Wawa, quelque deux cents kilomètres plus au nord.

Je pris un dé et questionnai le hasard. De un à trois, je restais; de quatre à six, je continuais. L'univers décida que je resterais pour la nuit.

Je marchai une bonne heure avant de trouver le

Algonquin Hostel, où une chambre coûtait vingt-huit dollars – un signe, me dis-je.

Plusieurs personnes klaxonnèrent et saluèrent le nomade que j'étais, et je commençais déjà à apprécier cette sympathique bourgade.

Je fis la connaissance d'un homme, touchant personnage au parler malaisé, que d'aucuns auraient méprisé et qualifié d'ivrogne, mais s'il était bien une chose que j'avais apprise au cours de mes errances, c'était la profonde humanité qu'on pouvait trouver chez les reclus de cette assommante normalité qui étouffe notre monde. On se sépara après une brève discussion, au terme de laquelle il m'enjoignit de ne traverser le boulevard qu'aux feux de circulation, « 'cause these cars don't give a damn ».

Une fois à l'hôtel, je mangeai un maigre repas et me douchai avant de descendre au pub caché dans le sous-sol de l'immeuble. J'avais la ferme intention de rencontrer de sympathiques personnes.

Une flopée de joyeux vieillards m'y accueillit, au milieu d'un ardent débat sur la situation opposant les États-Unis et l'Afghanistan.

Je ne leur ai pas dit que les gestes du 11 septembre m'avaient fait jouir, probablement par peur.

J'y rencontrai un type venu de Whales, en Angleterre, occupé à faire le tour du monde, ainsi que Ian, un mec du coin qui m'offrit une bonne partie de sa marijuana en échange d'un collier de chanvre tressé. Je retournai à ma chambre passablement amoché ce soir-là.

Le lendemain matin, je fus sur pied plus tard que je ne l'aurais souhaité, mais je fis preuve d'indulgence envers moi-même, mal de tête aidant.

En dépit des conseils du réceptionniste, j'optai pour la marche plutôt que l'autobus, et grand bien m'en fit. Si j'avais pris l'autobus ce matin-là,

comment les événements se seraient-ils enchaînés? Aurais-je été ici où j'écris ces lignes, sur ce bureau improvisé, dans cet appartement, avec ces gens autour de moi?

La pluie commença à tomber et je m'arrêtai sous le toit d'une ancienne station-service convertie, comme je devais vite l'apprendre, en café-restaurant. La propriétaire ouvrit effectivement la porte et me cria d'entrer me réchauffer. À l'intérieur, on m'offrit café, beignes et soupe, aux frais de la maison. La jolie jeune femme au comptoir, du nom de Jen, me donna l'adresse d'une amie à Wawa où je pourrais passer la nuit, et j'offris aux deux dames un collier en signe de reconnaissance.

Je repris la route vers treize heures, et je n'eus pas le temps de réfléchir à ce qui venait de m'arriver, car deux jeunes filles me saluèrent en passant en voiture près de moi. Quelques minutes plus tard, elles faisaient demi-tour pour m'embarquer. Elles m'achetèrent un bagel et un chocolat chaud avant de m'emmener au Trading Post entre Sault-Sainte-Marie et Wawa, où elles m'offrirent quarante dollars pour les deux colliers que je leur donnai.

Je m'achetai quelques cigarettes avant de me relancer sur la route, cette fois sous une bonne pluie, et pour de longues heures, je le sentais déjà.

Mon intuition s'avéra juste. La pluie était insistante et mon moral perdait de sa vigueur à chaque heure qui filait.

Les automobilistes passaient en me lorgnant du coin de l'œil comme on examine un impressionnant tas de fumier en bordure de route. Pour me donner du courage, je criai des absurdités, m'amusai à imiter le bruit des voitures, de toutes sortes de créatures et d'appareils divers.

La fortune se présenta finalement sous la forme

de Troy, un Ontarien un peu roux (mais pas trop) qui était en route vers Whistler, en Colombie-Britannique, et cherchait un compagnon de voyage. Selon ses dires, ses potes à Whistler cherchaient deux personnes avec qui partager l'énorme chalet qu'ils y louaient; le comble, la compagnie Intrawest, propriétaire des lieux, offrait une passe de saison à ses employés; et le comble du comble, ils engageaient à compter du lundi 15 octobre. Troy projetait de parvenir à Whistler la veille.

Je n'y croyais pas. Ça ne pouvait pas être vrai, je le sentais au plus creux de moi. Je décidai donc de le suivre à Whistler, et on se mit d'accord pour régler ensemble le prix de l'essence.

On arriva à Wawa un peu après le coucher du soleil, et on trouva rapidement quelqu'un qui connaissait celle dont Jen m'avait laissé le nom, plus tôt au café. On ne réussit à parler à cette fille que quelques secondes au téléphone, puis on l'attendit plus d'une heure au Big Bird, un bar désert de Wawa. L'attente fut vaine (ou presque, puisqu'un homme m'offrit une bouteille d'huile de haschisch, sans raison apparente).

Troy et moi décidâmes finalement de partir à la recherche d'un coin tranquille où planter la tente. On s'installa au milieu d'un sentier, au cœur des ténèbres. Je dormis difficilement, constamment réveillé par les pas, les cris et les reniflements de ce que je supposai être un Bong géant en peau de cou de la sixième lune d'Uranus. Je n'osai pas ouvrir la toile et vérifier, au risque de me retrouver en face d'un tigre ou d'un mammoth.

On reprit la route tôt le lendemain, et on roula sans interruption jusqu'à Thunder Bay, qu'on atteignit vers midi. Nous étions encerclés de vallées et de monts boisés, et j'étais bien content d'avoir laissé

derrière moi les déserts jaunâtres et malades de Sudbury, où seules de sinistres et immenses cheminées percent la couverture d'arbres vaseux pour vomir la bile de l'humanité.

Après avoir fait le plein d'essence et réuni un nécessaire à sandwiches, nous reprîmes la route vers Winnipeg et je fus, l'espace d'une demi-heure, le Faiseur de sandwiches d'une planète éloignée, où courent des bêtes parfaitement normales qui voyagent d'une dimension à l'autre.

Autour de nous, le paysage s'aplanissait progressivement, et nous suivîmes bientôt une interminable ligne de bitume luisant sous le soleil enfin visible.

Je lus Kerouac. Nous parlâmes un peu. Je fumai de l'huile. J'écrivis quelques réflexions personnelles. Le monde se déroulait autour, à plat.

Finalement, au bout d'une incroyable éternité, Winnipeg nous apparut, scintillante dans la nuit déjà tombée.

Nous traversâmes ses boulevards new-yorkais, et j'y achetai une carte postale que j'envoyai à mes parents avec la seule mention : « Salut, je suis à Winnipeg. En route vers Whistler, avec une place où rester, un job qui m'attend, et un passe de saison payée sur le plus gros mont du Canada. Je vous expliquerai plus tard. »

Ha, ha! Je riais. Et nous voilà repartis malgré la nuit qui nous aveugle. De nouveau le vide linéaire de la route, les formes mouvantes surgies de la pénombre. Nous devions nous arrêter avant de tuer quelque chose ou de nous tuer.

Par bonheur, il se trouvait un terrain de camping à deux kilomètres de là, fermé par-dessus le marché. On quitta l'autoroute et descendit au creux d'une petite vallée où s'enfonçait la route vers le camping.

Je débarquai de la voiture pour pousser la barrière

de côté, et on installa la tente sous de grands arbres, loin de la route. Aucun Bong géant en peau de cou ne vint déranger notre sommeil cette nuit-là, et nous reprîmes la route de bon matin.

Peu à peu, les plaines se transformèrent autour de nous, laissant place à un paysage sans colline ni boursouffure, une immensité plus plate que la plate immensité précédente.

Une fois Regina traversée, la terre s'assécha, et apparurent ici et là de grands creux d'un blanc éclatant sur le paysage presque désertique, que je supposai être des lacs de sel. C'est du moins la première idée qui me vint à l'esprit.

Nous traversâmes un véritable désert, où roulaient même les boules d'herbe morte des vieux westerns américains, se mouvant sur la plaine au gré du vent, et nous vîmes des chevaux courir au loin sur les collines terreuses.

Par trois fois, nous prîmes les nuages pour les contreforts rocheux des montagnes, et ils nous apparurent finalement, à quelque vingt kilomètres de Calgary, où nous pensions arrêter pour la nuit chez Brad, un type que Troy avait très brièvement croisé à Toronto.

Brad habitait au sud de la ville, dans un quartier bourgeois planté autour d'un petit lac. On débarqua chez lui vers dix-sept heures, et nous fûmes tout de suite gavés de pizza par sa maman. Après une bonne douche et un passage au Liquor Store, Brad nous amena dans un gros party, où les filles dansaient et l'alcool coulait à flots.

Un type dont je ne me rappelle plus le nom troqua son porte-clés contre mon macaron, où il était écrit « Y'a rien là! ».

Nous nous défonçâmes amplement et je rencontrai des tas de gens qui venaient me voir en me deman-

tant si j'étais celui venu de Montréal sur le pouce. On m'offrit bière, whisky et marijeanne pour la cause.

En un instant (ou du moins ce qui me sembla avoir été un instant), tout le monde quitta et nous nous retrouvâmes cinq, seuls rescapés d'une bien courte fiesta, tout compte fait. Nous retournâmes donc chez Brad et tombâmes dans l'énorme et moelleux lit blanc qui nous y attendait, épuisés et complètement soûls.

